

Essai

Aspects de la domestication sociale de la beauté

Pierre-Joseph Laurent *

S'intéresser à l'inégale répartition de la beauté humaine équivaut à valoriser les singularités, mais aussi les disparités existant entre les individus alors que les militants antiracistes entendent, à juste titre sur le fond, rejeter l'idée de toute différence humaine, au motif du risque qu'il y aurait à attiser les comportements discriminatoires immondes basés sur la mise en évidence de différences physiques. Mais au-delà, le refus actuel de traiter de la beauté humaine repose sur la recherche, plutôt vaine, d'une solution que l'on pourrait apporter à un problème semblable à celui que, jadis, le port obligatoire du costume dans nos collèges et nos lycées cherchait à résoudre. L'objectif était de gommer les différences sociales qui resurgissaient alors dans de subtils détails, comme la prestance, une coupe de cheveux ou un bijou. Éviter de parler de la beauté humaine, tel d'un sujet politiquement incorrect, équivaudrait à esquiver un problème fondamental qui semblait depuis longtemps résolu mais qui nous revient comme une nouvelle barbarie, imposée à tous, sous les traits de la tyrannie des apparences.

L'hypothèse centrale de la domestication sociale de la beauté porte sur la mise en évidence d'une relation inversement proportionnelle entre la beauté et le mariage. Par la reconnaissance de ce lien, il est question d'accorder une capacité d'initiative aux acteurs dominés de la société, et plus particulièrement à des femmes, avec l'intention de mettre en évidence le rôle des "plus faibles" dans la (re)production de la société. La relation entre la beauté et les alliances conduit à mieux apprécier le point de vue féminin sur l'alliance, c'est-à-dire aussi le rôle de la beauté comme composante de la féminité dans la production de la société.

Ce texte porte essentiellement sur les sociétés coutumières étudiées par les anthropologues. Je montrerai que pour ces sociétés, l'alliance (là où elle existe) en tant que régime unique obligatoire pour tous les adultes, impose d'accepter comme préalable qu'un homme vaut un homme et qu'une femme vaut une femme. La domestication de la beauté porte sur la neutralisation du choix du partenaire et donc aussi sur l'assujettissement du regard (du désir). La beauté dans sa répartition inégale, aléatoire et éphémère doit être domestiquée, au risque de compromettre l'équilibre de la société prise comme un tout. Les alliances semblent autant l'œuvre de groupes dominés de la société que des dominants, chacun tentant de les instrumentaliser à ses propres fins, en fonction de ses atouts. En assimilant l'absence de beauté à une forme de fragilité, l'alliance devient le moyen par lequel les plus faibles des adultes intègrent ou continuent d'intégrer la société pour vivre.

* Anthropologue, professeur à l'Université catholique de Louvain, animateur du Laboratoire d'anthropologie prospective (LAAP). Je voudrais remercier Danielle Bastien pour nos nombreux échanges sur les hypothèses présentées dans ce texte, ainsi que Jacinthe Mazzocchetti et Mike Singleton pour leurs relectures critiques. Je remercie également les membres du LAAP de m'avoir encouragé à poursuivre ce travail difficile et parsemé d'embûches.

I. Un problème épistémologique

Il est inutile de chercher une entrée “beauté humaine” dans les dictionnaires d’anthropologie. Elle n’existe pas. Seuls les indexes des *Mythologiques* de Cl. Lévi-Strauss font exception puisqu’ils font apparaître cette notion en bonne place sous les rubriques “beauté féminine” et “beauté”. Ce constat devait définitivement me rassurer sur l’ambition académique de mon projet. Hormis en art et en esthétique, le thème de la beauté humaine reste très peu étudié par les anthropologues. Il pose le problème épistémologique de savoir à qui appartient ce débat. La difficulté repose sur une confusion engendrée par la notion même, voire sur un brouillage des frontières disciplinaires. A l’évidence, la beauté humaine renvoie autant à la nature qu’à la culture ! Qui voudrait dès lors se compromettre sur une frontière disciplinaire, avec comme seul bagage, la beauté ?

Quoiqu’il en soit, il est un fait établi que la beauté humaine, pour les spécialistes de l’écologie comportementale (la préférence), de la psychologie cognitive (l’attractivité), de la psychanalyse (le désir), ou encore, de la sociologie contemporaine (l’apparence, le mimétisme), tient un rôle dans l’identité de l’individu et dans la construction des sociétés. Ainsi, des travaux de sociologie relatifs à la gestion des ressources humaines montrent qu’avoir un physique ingrat constitue un certain handicap. Il existe donc une prime à la beauté. Pour J.-F. Amadiou «La beauté est une sorte de diplôme ou, du moins, de passeport et de capital humain que le marché du travail reconnaît financièrement...» (Amadiou, 2002 :137-138).

II. Émergence d’une question

Je n’imaginai pas que mes enquêtes consacrées aux transformations des alliances coutumières en milieu Mossi au Burkina Faso me conduiraient à revisiter certains aspects de l’anthropologie fondamentale¹. Durant plus de quinze ans, la question de la beauté humaine ne me semblait pas un sujet particulièrement débattu sur mon terrain. L’hypothèse présentée ici a été esquissée suite à l’apparition massive de cette thématique dans les villages où je menais mes enquêtes. Je reliais ce constat à la publication, en 1997, de la monographie de H. Cai, consacrée aux Na de Chine. J’en avais publié un compte rendu, où je me demandais, si l’alliance (les formes prises par les mariages officiels ou de faits) ne pouvait pas, aussi, être l’invention des plus fragiles d’une société, compte tenu de la grande inégalité observée entre les individus lorsque celle-ci n’existe pas (les Na) ou n’existe plus vraiment (les Mossi).

Alors que les Mossi se considéraient de moins en moins comme une réincarnation d’un ancêtre (ici une transsubstantiation partielle) et que les alliances coutumières étaient de plus en plus contestées par une jeunesse en mal de liberté, j’étais frappé par le constat de cet informateur : «Aujourd’hui, les jolies filles savent qu’elles peuvent tenter de se marier seules. Elles n’ont plus besoin des vieux ou de leur père pour cela. Elles peuvent refuser leur mari coutumier, elles savent qu’elles pourront toujours se trouver un mari». Dans ce contexte de dérégulation sociale et de transformation rapide de la culture, j’observais un nouveau développement de la force du sentiment de jalousie dans des affrontements, violents parfois, qui se produisaient entre jeunes filles, mais aussi entre jeunes filles et épouses plus âgées, pour se «trouver un mari capable»² et/ou pour le garder. De même, les rivalités entre les hommes nantis et les autres, souvent plus jeunes et moins riches, pour l’accès à la sexualité des jeunes femmes devenaient de plus en plus visibles. Parallèlement, pour les Na, société sans mariage de l’Himalaya, je tirais la conclusion suivante : si les matrilignées na résolvent bien la question de la protection et de la survie de tous leurs membres (les matrilignées sont «éternelles»), la «visite furtive» des hommes aux femmes, comme principale modalité

¹ J’ai consigné ces observations dans LAURENT P.-J., 2003.

² Selon la belle formule de Jacinthe Mazzocchetti (thèse de doctorat Louvain, 2007).

d'organisation de la vie sexuelle entre les sexes, place les femmes dans une situation d'infériorité (réduites à l'attente) et de concurrence entre-elles. En effet, certaines reçoivent la visite de beaucoup d'amants, parfois de tous les hommes d'un village et des environs, tandis que d'autres n'en reçoivent aucun (Cai, 1997 :151-162).

Il me semble dès lors que les formes prises par les alliances composent les éléments d'une institution qui se situe à la croisée d'intérêts multiples et divergents, portés par l'ensemble des groupes qui composent une société. Chacun d'entre eux s'investit dans l'alliance en fonction de ses stratégies et de ses atouts. Mais pour cela, telle une convention implicitement acceptée par tous, l'alliance permet, au préalable, de transcender la singularité humaine. Par l'invention de catégories d'équivalence entre les hommes et les femmes, les formes d'alliances subsument l'inégalité fondamentale entre les humains induite par la répartition déséquilibrée de la beauté. L'alliance vient domestiquer la beauté, comme une source fondamentale d'inégalité, au même titre que les rapports politiques et religieux produisent de la hiérarchie et de la domination³. Mais si les rapports politico-religieux produisent une asymétrie acceptable pour la (re)production de la société par l'imposition à tous d'une idéologie, la diversité humaine basée sur l'inégale beauté renvoie à une asymétrie, fondamentalement inacceptable pour la société, au risque de compromettre sa reproduction. Une société inféodée à la seule loi de la beauté (attirance, puissance, choix, jalousie) est inhumaine car elle est foncièrement asociale. En effet, l'inégale répartition de la beauté humaine peut contredire les évidences établies par les pouvoirs politiques et religieux ; c'est ce que nous disent, chacun à sa manière, par exemple, le conte de Cendrillon⁴, le destin de Psyché ou celui du roi Candaule. Le prince doit être charmant et la princesse jolie ; qu'advient-il si la reine est laide ou si la beauté d'une jeune fille issue d'un lignage sans titre politique important ni fonction religieuse notoire attire la convoitise de nombreux hommes ?

Lorsque la rivalité, voire l'ostentation (des hommes plutôt), s'exprime, avant tout, dans le choix d'une partenaire, matrimoniale ou sexuelle et que ce choix s'opère selon un critère de beauté, ce type de comportement renvoie à une forme de barbarie préjudiciable pour la reproduction de la société. Cl. Lévi-Strauss est confronté à ce problème lorsque, dans *Mythologiques*, il traite du cycle de mythes relatifs à l'origine des femmes et de la relation à leur inégale beauté, ou encore, lorsqu'il aborde le thème de la femme-crampon (Lévi-Strauss, 1964 :121, 1968 :60-61). Toutefois, l'auteur des *Structures élémentaires de la parenté*, n'estime pas nécessaire de relever le défi que pose ce paradoxe à sa théorie de la parenté. Il clôt le débat par cette phrase : « Cette forme anticipée de racisme menacerait la vie sociale, qui veut au contraire que comme humaines, les femmes, belles ou laides, méritent toutes d'obtenir un conjoint » (Lévi-Strauss, 1968 :60).

La beauté et ses conséquences, si celles-ci ne sont pas jugulées, peuvent compromettre la paix et l'équilibre de la société. La beauté humaine est éphémère et tient d'une répartition aléatoire. Elle se redéploie génération après génération et, tel un sésame, elle peut démentir les hiérarchies sociales, politiques ou religieuses les mieux établies. Dans les sociétés coutumières, la domestication de la beauté par le biais de l'alliance, porte, surtout, sur la neutralisation du choix du partenaire, qui ne peut pas être laissé entre les mains des conjoints eux-mêmes. Dans sa dimension de domestication de la beauté, l'alliance équivaut à « l'assujettissement du regard » qu'il s'agit de maîtriser, ou mieux, de totalement éliminer, comme c'est le cas dans les mythes mettant en scène Pâris, Tirésias ou Psyché. En matière d'alliance, « Tu prends ce qu'on te

³ « Les rapports politiques et religieux », cf. GODELIER, M., 2004.

⁴ Ainsi par exemple cet extrait « [...] cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues très magnifiquement [...] », *Cendrillon*, de Ch. Perrault.

donne», me disait un informateur mossi pour m'expliquer l'évidence de l'absence de choix du partenaire dans l'alliance matrimoniale.

La rivalité et l'ostentation doivent s'émanciper de l'inégale répartition de la beauté pour s'épanouir, autrement, dans un registre moins hasardeux pour la (re)production de la société. La beauté, comme ce qui plait à l'œil et à l'esprit, possède une forte composante culturelle mais en même temps, elle dévoile le fondement biologique de la société lorsqu'on sait qu'elle est aléatoire, précaire et incertaine. En cela, elle est asociale. A l'opposé, les inégalités fondées sur des principes d'ordres politiques et religieux semblent plus acceptables. Lorsqu'ils sont naturalisés, ils instituent des relations d'ordres, stables et prévisibles, auxquelles se soumettent, comme par évidence, les divers groupes qui composent une société. Par la soumission aux règles des alliances matrimoniales, la rivalité et l'ostentation, basées sur la beauté, transitent d'un domaine inacceptable, car dépendant, pour partie, de facteurs aléatoires liés à la biologie, à un domaine acceptable, car relevant de la prévisibilité des hiérarchies sociales.

Ce problème d'anthropologie fondamentale est moins éloigné de nous qu'il n'y paraît. Comment expliquer, au moment où les sociétés coutumières s'engouffrent dans la mondialisation et où les contraintes sociales d'hier deviennent comme obsolètes, l'extraordinaire développement de l'industrie cosmétique et l'engouement sans précédent pour la chirurgie esthétique ? Ces bouleversements culturels ont délivré la beauté du carcan de sa domestication sociale. On peut désormais en parler librement et l'afficher sans vergogne. Il est alors logique de retrouver, avec force, une rivalité fondamentale basée sur l'apparence physique et une ostentation première, violente. La beauté humaine revient, mais cette fois théoriquement à la portée du plus grand nombre, grâce au bistouri ! L'injustice que constitue la distribution aléatoire de la beauté semble s'amenuiser devant le développement des techniques médicales. Écoutons ce chirurgien qui plaide pour la démocratisation de son art, qu'il considère comme un remède à un mal-être identitaire : pourquoi se résigner devant l'injustice évidente que constitue l'inégale répartition de la beauté physique dès lors que « [...] les moyens scientifiques, chirurgicaux, dermatologiques et cosmétiques permettent aujourd'hui de traiter ou d'atténuer la plupart des traits ingrats ou inesthétiques d'un visage ». Et de proposer pour tous un «Seuil Minimum Individuel Garanti de beauté (SMIG beauté)», tout en précisant que «Si la nature est injuste et si nous sommes tous inégaux devant la beauté physique, traiter une disgrâce physique devrait être de nos jours un devoir social et même un droit pour chacun» (Hagège, 2006 :36-39). L'image désirable de soi, dans un sens ici esthétique et utilitaire, repose sur la tension entre le désir de se singulariser pour attirer les regards et en même temps la volonté de chercher à ressembler, à imiter.

III. Alliances et catégories d'équivalence

Ce bref détour par l'impact de la mondialisation sur les sociétés présente l'avantage d'éclairer sous un jour nouveau, là où elles existent, le rôle des alliances dans les sociétés coutumières⁵. L'alliance et ses règles imposent à tous les humains d'un groupe donné d'accepter comme évidence qu'un homme vaut un homme et qu'une femme vaut une femme. Telle une condition préalable, la construction de catégories d'équivalence est indispensable à l'échange si l'on veut que celui-ci puisse jouer un rôle dans la parenté, à la faveur du don réciproque (de femmes, le plus souvent) cher à Cl. Lévi-Strauss. Alors que les femmes fabriquent les enfants pour les deux sexes, les hommes ont dû «inventer» des histoires, dont celles, assez généralisées, de la domination des femmes, pour intégrer durablement les familles et participer à la reproduction de la société par la transmission, à leurs enfants, de leurs titres, rôles et statuts (Godelier, 2004). Au même titre que cette histoire, plutôt masculine, l'élaboration des catégories d'homme et de femme, comme préalable à l'échange, là où il n'y a pas

⁵ C'est-à-dire aussi dans des sociétés sans travail rémunéré ni aides publiques.

d'équivalence entre les humains, constitue l'histoire particulière que racontent les alliances.

Pour maintes sociétés coutumières, la construction de catégories d'équivalence entre humains exprime la capacité d'initiative des groupes dominés de la société (vieux parfois, vieilles surtout, faibles, laids, laides, handicapé(es), stériles...), transitoirement ou durablement, sachant que la beauté est, pour ceux qui en sont pourvus, un pouvoir de toute façon éphémère et toujours tôt ou tard contesté par la génération montante. Ces groupes humains dominés, hommes et femmes, et plus particulièrement une majorité de femmes, auraient pu trouver, par la ruse et donc, par définition, de façon secrète⁶ (telle une autre logique coexistant à l'insu de l'ordre imposé par les alliances officielles⁷, généralement maîtrisées par les hommes), un intérêt majeur lié à la survie dans une soumission feinte aux jeux des alliances. Dans ce sens, certaines luttes féministes pourraient se comprendre comme étant celles de la sortie de la ruse, c'est-à-dire d'une ruse qui aurait consisté à laisser croire aux hommes qu'ils maîtrisaient seuls le jeu des alliances. Dans les sociétés coutumières, afin de survivre et de vivre en paix, les femmes alimenteraient, partiellement, leur propre soumission ; elles éviteraient ainsi d'avoir à subir, de front, la concurrence entre femmes pour l'accès à l'autre sexe et s'assureraient mutuellement une place stable dans la société. L'alliance semble autant l'œuvre de groupes dominés de la société que des dominants, chacun tentant d'instrumentaliser les alliances à ses propres fins, en fonction de ses atouts.

Ces propositions sont étayées aussi bien par les informations recueillies sur mon terrain que par la littérature consacrée aux Na de Chine, aux Muria et aux Nayar d'Inde, aux Trobriandais, aux Cashinahua du bassin amazonien, aux Massaï... Il est question de montrer que les groupes dominés d'une société, plus particulièrement les femmes, coopèrent avec les groupes dominants, plus particulièrement les hommes, afin, concernant les femmes par exemple, de s'assurer, qu'elles soient jeunes ou vieilles, belles ou laides, fécondes ou stériles, un accès équivalent à l'autre sexe et ainsi de se garantir une place dans la société. Dans nombre de sociétés coutumières, c'est par l'alliance, seul régime autorisé aux adultes que chaque individu possède, quelque soit son âge, une chance de survivre. Il peut ainsi espérer être protégé et nourri sans avoir à affronter la concurrence d'individus, hommes et femmes, aux physiques éclatants. Ces derniers, capables de monopoliser toute l'attention et la protection, exacerbent la compétition et les sentiments de jalousie au sein de la communauté. En ce sens, l'alliance pourrait aussi être le fait des femmes. Elles y trouveraient un moyen efficace pour limiter la toute puissance de quelques unes, considérées comme les plus attirantes et, par là, comme étant en mesure de monopoliser les regards, des hommes surtout. Par l'alliance, ces femmes considérées par la communauté comme belles, sont mariées, au même titre que toutes les autres, et assignée en quelque sorte à résidence, jalousement gardées par leurs maris. Par les formes de mariage, les femmes utilisent la «puissance» des hommes afin de garantir un accès plus équitable pour toutes au corps de l'autre sexe, obligeant ainsi tous les hommes à subvenir aux besoins de toutes les femmes, bien au-delà de leurs désirs. Héra n'est-elle pas, face à Zeus, son mari infidèle, la gardienne, acariâtre parfois, des alliances ?

C'est en marge des alliances, dans les sociétés où celles-ci n'existent que partiellement ou pas du tout, qu'il m'a semblé possible d'éprouver mes hypothèses : qu'advient-il des relations humaines, et singulièrement des rapports entre les hommes et les femmes, lorsque ceux-ci ne sont pas régulés par les alliances et que la beauté n'est pas domestiquée⁸ ? En assimilant l'absence de beauté à une forme de fragilité,

⁶ Voir DETIENNE M./VERNANT J.-P., 1974 et LAURENT P.-J., 1998.

⁷ «Un ailleurs dans le dedans», pour reprendre la formule de M. de Certeau (CERTEAU M., 1990 :118-138).

⁸ Pour de plus longs développements, voir LAURENT P.-J., 2008.

voire même en certaines circonstances à de la précarité, l’alliance et surtout les formes successives d’alliance (comme par exemple, dans certaines sociétés, le lévirat ou les trajectoires matrimoniales des femmes) deviennent le moyen privilégié par lequel les adultes les plus faibles intègrent ou continuent d’intégrer la société (coutumière ici). La société humaine est ainsi capable d’inclure en son sein les plus faibles et de prendre en charge les plus âgés, valorisant d’autres aptitudes, dont la mémoire et l’expérience. Les alliances rendent compatibles des logiques qui ne le sont pas *a priori*. En ce sens, si elles tiennent un rôle dans la reproduction des sociétés, elles le doivent notamment à la domestication de la beauté, entendue ici comme une source de désordres sociaux.

IV. Le rôle des “dominés” dans la (re)production de la société

Cette entrée par la domestication de la beauté, ou son affranchissement pose donc la question du rôle des dominés. Selon Cl. Lévi-Strauss, la société humaine a émergé de règles d’échange régissant l’alliance et la famille est issue du mariage. La famille conjugue deux types de prohibition : l’interdit de l’inceste entre consanguins et la division sexuelle du travail. Cl. Lévi-Strauss écartait ainsi l’hypothèse formulée par Ch. Darwin dans la *Descendance de l’homme*, selon laquelle l’humain était une espèce «naturellement sociale». Aujourd’hui, les spécialistes s’accordent pour reconnaître la justesse de la théorie darwinienne⁹. En conséquence, l’analyse de Cl. Lévi-Strauss devrait être réexaminée. M. Godelier s’y est attelé. Il a montré que le mariage ne peut pas être à l’origine de la société humaine puisque cette dernière lui préexistait et, plus encore, que la famille n’a pas forcément besoin du mariage pour s’instituer. M. Godelier adopte l’hypothèse de Ch. Darwin, mais, en la circonscrivant à l’opposition alliance/société, il ne s’y réfère pas complètement (Godelier, 2004 :435 et 499-500).

Entre le tout de Cl. Lévi-Strauss et le très peu de M. Godelier, l’alliance semble aujourd’hui comme vidée de son contenu. Dès lors, ne faudrait-il pas repenser sa place dans l’édification des sociétés. Ma proposition est de considérer que l’alliance, sans pour autant avoir la lourde tâche de fonder la société, pourrait néanmoins être coresponsable de sa (re)production, avec, par exemple, les rapports politiques et religieux mis en évidence par M. Godelier dans *Métamorphoses de la parenté*.

M. Godelier a démontré que l’existence, largement attestée, d’une asymétrie entre les hommes et les femmes n’a rien de «naturelle», à savoir, pour reprendre les termes de Cl. Lévi-Strauss, que cette asymétrie ne relève pas d’une exigence de la pensée symbolique attachée aux structures fondamentales de l’esprit humain. Cette asymétrie repose sur la mainmise, assez généralisée, des hommes sur les fonctions politiques et les responsabilités religieuses. En s’immisçant dans les unités de procréation, ces rapports politiques et religieux qui, seuls, peuvent articuler la société comme un tout, subordonnent la parenté afin que les hommes puissent transmettre leurs fonctions et leurs responsabilités aux générations suivantes. M. Godelier ouvre de nouvelles perspectives quant à la nature de la domination masculine et analyse d’une tout autre manière la portée des luttes féministes. Il est cependant plutôt question du point de vue des hommes, et donc plus largement des dominants, c’est-à-dire des tenants des rapports politico-rituels (plutôt des hommes et des aîné(e)s) lorsqu’ils subordonnent la parenté à leurs propres fins. Il me semble possible de compléter ce point de vue en prenant en considération celui des dominés, et plus particulièrement des femmes, et en mettant en évidence la capacité d’initiative et d’action des “plus faibles” dans la (re)production de la société (coutumière ici) par la démonstration de leur rôle dans l’édification des alliances.

⁹ Pour une analyse détaillée voir LAURENT P.-J., 2007.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMADIEU J.-F.,
 2002 *Le poids des apparences. Beauté, amour et gloire*, Paris, Odile Jacob.
- CAÏ H.,
 1997 *Une société sans père ni mari. Les Na de Chine*, Paris, PUF, Ethnologies.
- CERTEAU DE M.,
 1990 *L'invention du quotidien. Tome 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- DETIENNE M., VERNANT J.-P.,
 1974 *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion.
- GODELIER M.,
 2004 *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004.
- HAGÈGE J.-C.,
 2006 *Vous êtes belle !*, Paris, Odile Jacob.
- LAURENT P.-J.,
 1998 *Une association de développement en pays mossi. Le don comme ruse*, Paris, Karthala, Hommes et Sociétés 294.
 2003 *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir, guérison*, Paris, Karthala.
 2007 "Darwin embarrasse-t-il toujours autant les anthropologues. Numéro thématique : Darwin entre science et société", *Revue philosophique de Louvain*, soumis pour publication, mars 2007.
 2008 *La domestication sociale de la beauté. La ruse des dominés*, à paraître.
- LÉVI-STRAUSS C.,
 1964 *Mythologiques. Le cru et le cuit*, tome 1, Paris, Plon.
 1968 *Mythologiques. L'origine des manières de table*, tome 3, Paris, Plon.